

Dans l'escalier, elle se rencontra face avec Mme Poidevin.
Marianne ne s'arrêta pas.

Elle avait hâte de rejoindre Jacques.

Il avait fait d'elle une voleuse !

Elle lui appartenait désormais plus entièrement encore qu'elle ne lui avait appartenu jusque là.

Il n'était plus son amant, il était son maître.

Elle venait de franchir la porte cochère et d'arriver dans la rue.

A ce moment elle s'arrêta, tout à coup, et demeura comme pétrifiée, les pieds rivés au sol.

La croisée s'était ouverte au-dessus de sa tête.

Et la bonne de Mme Poidevin criait :

— Arrêtez la voleuse ! Arrêtez la voleuse !

Marianne fit un effort désespéré, et réussit à courir.

Il était temps.

Les soldats du guet s'étaient mis à sa poursuite.

Tout le monde criait :

— Arrêtez-la ! C'est une voleuse !

Elle trouva une agilité incroyable pour fuir ! Et, arrivée au détour de la rue, elle se glissa, sans être vue, dans une allée.

Et là, blottie dans un coin, elle entendit les pas des soldats qui couraient.

Ils dépassèrent l'allée. Elle se crut sauvée ! Ils avaient sa trace !

Alors, le cœur battant avec violence, la tête en feu, Marianne reprit sa course folle !

Elle arriva haletante et remit l'argent à Jacques.

Il la reçut avec un ricanement moqueur.

— Tu as bien fait de venir, lui dit-il car j'allais m'en aller.

Puis, sans s'informer du moyen qu'elle avait employé pour se procurer cet argent, il ajouta :

— Je t'attends à souper avec les amis ! Tu viendras, je le veux !

A souper ! c'était, non pour payer quelque pressante dette, mais bien pour souper avec des amis que Jacques avait fait d'elle une voleuse !

A cette pensée un remords étreignit Marianne au cœur, la colère lui monta au cerveau. Elle vit clairement dans quel abîme elle était tombée. Et retrouvant un courage qui depuis longtemps l'avait abandonnée, elle répondit :

— Je n'irai pas !

Jacques Frochard eut alors un de ces regards qui enlevaient à la jeune femme toute volonté de résistance.

Il lui saisit le bras en disant :

— Tu viendras !... Je le veux !

Puis, tournant les talons, il la laissa sans force, brisée par le souvenir et l'émotion.

La malheureuse suffoquait. Les sanglots l'étrouffaient.

Elle détourna les yeux pour ne plus être tentée de suivre Jacques.

La raison lui revint escortée des plus cuisants remords.

Elle eut honte d'elle-même. Et la pensée lui vint, pour échapper au misérable qui l'avait rendue voleuse, de se réfugier dans la mort.

II

Le cabaret dans lequel Lafleur avait entraîné M. Martin regorgeait de monde lorsque nos deux personnages y pénétrèrent.

Il y avait là un mélange d'individus de toute classe, bourgeois du quartier qui venaient, — comme d'habitude, — faire leur partie.

D'autres personnes, hommes et femmes, attendaient l'arrivée du coche qui leur ramenait des parents ou des amis.

Il y avait encore, assis et buvant, les éternels "piliers de cabaret," ces innocents qui vivent au hasard, toujours à l'affût du naïf qui pourvoira aux frais de la journée.

Et, pêle-mêle avec tout ce monde, de jeunes gentilshommes courant les bouges à la recherche d'aventures, et donnant aux petites gens le spectacle de leurs débauches.

Ce ne fut qu'après bien des cahots que nos deux hommes aperçurent tout au fond de la salle, une table que les consommateurs avaient négligée, parce qu'on n'y voyait guère dans le coin où elle se trouvait.

— Voici notre affaire ! s'écria Lafleur en s'installant sur un des tabourets.

Et, indiquant la place en face de lui :

— Essayez vous là, mon cher monsieur Martin, vous aurez le jour dans le dos, et ça vous sera plus commode pour voir vos cartes... Quant à moi ajouta-t-il en riant, j'y vois dans l'obscurité... tout comme les chats !

Lorsqu'il s'agissait de faire une partie de piquet et de déguster un verre de bon vin, M. Martin ne négligeait que très difficilement l'occasion.

En ces moments-là, son esprit se dégageait bien vite de toutes les autres préoccupations.

Il s'assit donc et frappa de sa tabatière sur la table.

Mais il n'était pas facile de se faire servir, paraît-il ; au bout d'un moment Lafleur qui, commençait à s'impatienter, cria :

— Holà !... garçon !

Il avait hâte de se débarrasser de l'importun.

L'heure avançait.

De son côté, M. Martin était également très pressé.

Il avait déjà aspiré deux énormes prises, et se mettait en devoir de se barbouiller les narines de tabac à la rose.

Puis, l'impatience augmentant, il faisait tourner fièvreusement sa tabatière entre ses doigts.

Le garçon parut enfin et Lafleur commanda :

— Un jeu de piquet... bien vite !

— Avec une bouteille de vouvray... du vieux ! s'empressa d'ajouter M. Martin.

En attendant qu'on les servit, Lafleur jetait un coup d'œil scrutateur autour de lui, pour voir si, parmi les voisins, quelqu'un ne pourrait pas l'observer à un moment donné.

Il avait eu la précaution, ainsi que nous l'avons dit, de placer son compagnon en pleine lumière, tandis qu'il se mettait dans l'ombre.

Cette tactique allait lui permettre, pensait-il, de suivre le jeu de physionomie de son homme et de se rendre bien compte de l'état exact où M. Martin se trouverait après avoir copieusement attaqué le vouvray.

On avait apporté le jeu de cartes, les verres et une bouteille suffisamment maquillée de poussière, avec la traditionnelle toile d'araignée sur le bouchon.

Et comme le garçon se disposait à servir deux simples verres :

— Laissez-nous la bouteille entière, dit Lafleur, si ce vin est bon, comme je le suppose, on ne se contentera certainement pas de ne lui dire que... deux mots !

M. Martin se poulécha les lèvres du bout de la langue, comme eût pu le faire un fin connaisseur. Et désormais Lafleur était bien certain que son vis-à-vis raffolait (selon sa propre expression) bien plus encore de vouvray vieux que du piquet.

— Avant d'entamer la partie, dit le rusé valet, il faut ce me semble, trinquer un peu, mon cher Monsieur !

M. Martin prit délicatement son verre du bout des doigts, et le choqua contre celui de son adversaire.

Puis, en fin gourmet, il aspira quelques gouttes du liquide qu'il dégusta le plus consciencieusement du monde.

— Donc, fit Lafleur, c'est convenu, nous gardons la bouteille, et... nous la jouons ?

En cent-cinquante sec !... Aussi sec que cet excellent petit vin...

Et, charmé d'avoir placé cette fine plaisanterie, M. Martin vida d'un trait tout ce qui restait de vin dans son verre.

Le valet eut un imperceptible sourire.

— Il lève joliment bien le coude pour commencer, pensa-t-il, ça fait mon affaire.